

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône, Offices de l'Eglise, Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Le Père Plessis. — IV L'oeuvre bienfaisante des *robes grises* et des *robes noires*. — V Le Canada cité en exemple.

AU PRONE

Le dimanche 5 octobre

On annonce :

La solennité de saint Michel.

La collecte pour l'université Laval; dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, pour le Patronage; dans le diocèse de Joliette, pour les hôpitaux;

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 5 octobre

Messes basses (exc. celle du curé)

Du saint ROSAIRE, double de 2e cl.; mém. du 17e dim. et des saints Placide et comp.; préf. de la sainte Vierge; dernier Ev. du dim.

Messe chantée ou solennelle (exc. celle du curé)

Du saint ROSAIRE, double de 2e cl.; mém. du 17e dim.; préf. de la sainte Vierge; dernier Ev. du dim. — II vêpres du saint ROSAIRE; mém. de saint Bruno et du dim. (Dans le diocèse de Sherbrooke, mém. 1o de l'oct. de saint Michel, 2o du dim., 3o de saint Bruno).

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 12 octobre

Province ecclésiastique de Montréal

Diocèse de Montréal. — Du 6 octobre, saint Bruno; du 9, saint Denis (Montréal).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 9 octobre, saint Denis; du 13, saint Edouard (Knowlton).

Diocèse de Sherbrooke. — Du 12 octobre, saint Wilfrid (Kingscroft).

Province ecclésiastique d'Ottawa

Diocèse de Pembroke. — Du 13 octobre, saint Edouard (Bristol).

Diocèse de Haileybury. — Du 6 octobre, saint Bruno; du 13, saint Edouard (Fabre).

Préfecture apostolique d'Ontario-Nord. — Du 8 octobre, sainte Brigitte (Grant).

Province ecclésiastique de Québec

Diocèse des Trois-Rivières. — Du 13 octobre, saint Edouard et saint Théophile (du Lac).

Diocèse de Nicolet. — Du 13 octobre, saint Edouard (Gentilly).

J. S.

PRIÈRES DES QUARANTE-HEURES

Lundi	6 octobre	— Saint-Amable.
		— Saint-Hippolyte.
Mercredi	8	— Saint-André (Argenteuil).
		— Saint-Edouard (Napierville).
Vendredi	10	— Hochelaga.
		— Notre-Dame della Difesa.
Dimanche	12	— Maisonneuve.

LE PÈRE PLESSIS

LES dépêches nous annonçaient, il y a quelques semaines, la mort, survenue à Paris, le 21 juillet dernier, du Père Plessis, le célèbre prédicateur dominicain, qui, trois fois, en 1889, en 1892 et en 1906, prêcha la station quadragésimale à Montréal. Il nous a semblé que nous devions ici un hommage à la mémoire de ce "frère prêcheur" qui a laissé dans notre ville un si éclatant souvenir. Nous voulons essayer de le lui rendre aujourd'hui.

• • •

Nous sommes de ceux — ils commencent à se faire rares — qui ont entendu le Père Plessis en 1889. Il avait alors 30

ans, puisqu'il était né à Gétigné, en France (Loire Inférieure), en 1859. Très grand, bel homme au teint mat et aux cheveux noirs, figure pâle, traits accentués, oeil vif et profond qui vous plongeait dans l'âme, d'apparence froid, réservé et distant, ce prédicateur à la robe blanche vous empoignait le coeur, comme il maîtrisait les foules, du premier coup. L'écouter était une fête, un ravissement, un enivrement de tout l'être. L'oublier, une fois qu'on l'avait entendu, est resté une impossibilité. Le geste, la voix, l'expression, tout, jusqu'à ce costume dominicain qui sied si bien en chaire à qui sait le porter, tout contribuait à mettre en valeur la doctrine très haute qu'il exposait en une langue merveilleusement souple et harmonieuse. Toujours il était beau, parfois il était terrible, tant sa parole se faisait pressante et véhémence. Il prêchait l'Évangile avec une abondance d'images et une richesse de pittoresque absolument remarquables. Il traitait du dogme avec une sûreté de science et une aisance d'expression qui tenaient presque du prodige. Nous n'irions pas jusqu'à prétendre que tel de ses sermons sur la paix (à Saint-Joseph), ou tel autre sur la miséricorde (à Saint-Jacques), aient été parfaitement suivis par tous ses auditeurs. Mais ce que nous savons bien, c'est que, quand même, on s'instruisait toujours au pied de sa chaire, et que tous, petits et grands, ne pouvaient pas ne pas être vivement impressionnés par la splendeur de ses vues et par la fougue de son éloquence, si naturelle, si vraie et si puissante.

Nous nous rappelons, en particulier, l'avoir entendu deux fois à Montréal: au Gesù et à Saint-Jean-Baptiste. Ce sont là des souvenirs qui remontent à trente ans, mais ils sont encore tout frais à notre mémoire, ce qui établit que l'impression produite a été durable. Au Gesù, le Père Plessis faisait, en cette année 1889, au printemps, le panégyrique de

saint Pierre Claver, le jésuite apôtre des nègres à Carthagène. Avec saint Alphonse Rodriguez et saint Jean Berchmans, saint Pierre Claver venait d'être canonisé par le pape Léon XIII. Tous les trois, on le sait, ont appartenu à la Compagnie de Jésus. Les jésuites de Montréal célébraient l'événement par un triduum solennel. Le premier soir, le Père Augier, des oblats, prêcha sur saint Alphonse Rodriguez, le deuxième soir, le Père Fievez, des rédemptoristes, loua saint Jean Berchmans, le troisième soir, le panégyrique de saint Pierre Claver fut donné par notre Père Plessis. En fait, cela constituait presque une joute oratoire. Les trois orateurs sacrés furent dignes de leur réputation. Le Père Plessis surtout se surpassa, s'il était possible. Quelle ardeur, quelle conviction, osons dire quelle passion ! Comme il nous parut beau, et certes il l'a été, le rôle de l'apôtre des nègres de Carthagène ! C'était un apôtre qui parlait d'un apôtre, et en quels termes admirables ! L'autre fois, avons-nous dit, c'était à Saint-Jean-Baptiste. On bénissait, ce jour-là, la chapelle du Sacré-Coeur, qui disparut dans l'incendie de 1898. Le Père Plessis entreprit d'exposer que " le culte au Sacré-Coeur doit être aussi public et extérieur que la dévotion à l'Eucharistie doit être intime et privée ". La communion, c'est l'union intime de l'âme avec Jésus, disait-il, le culte au Sacré-Coeur, c'est l'hommage public à Jésus se donnant au monde par amour. C'était, pour nous, bien un peu mystérieux comme thèse : mais, sincèrement, que ce fut grand et que ce fut beau !

D'ailleurs, grand et beau, le sujet traité par le Père Plessis l'était toujours. Il y avait du Lacordaire en lui. C'était la même fougue, le même élan, la même imagination et, tout ensemble, la même mesure et la même solidité. Nous pensions cela déjà, pour avoir lu Lacordaire, et pour avoir entendu Plessis, quand nous avons demandé, l'autre jour, à quelqu'un

qui a connu le Père Plessis dans l'intimité ce qu'il fallait en croire. " Mais précisément, nous dit-il, j'ai entendu le Père Monsabré lui-même dire à Flavigny : " Nous avons eu, dans notre ordre, quelques imprudents qui ont essayé, sans y réussir, d'imiter Lacordaire ; le Père Plessis, lui, n'a qu'à être naturel pour lui ressembler. " Ce n'est pas un secret pour plusieurs, d'ailleurs, que notre prédicateur de Notre-Dame de Montréal était dès lors destiné, dans la pensée de ses supérieurs, à la chaire de Notre-Dame de Paris. Son état de santé ne permit pas de donner suite à ce projet, et c'est l'un de ses frères en religion, le Père Janvier, qui hérita, quelques années plus tard, de cette succession lourde de gloire. Mais c'est l'avis de tous ceux qui ont connu le Père Plessis dans toute sa force qu'il eut été, lui aussi, digne de Lacordaire et de Monsabré.

Dieu ne l'a pas voulu. Il l'avait cependant pour cela merveilleusement doué. Et voilà qui montre bien que ses desseins nous restent toujours impénétrables ! Jeune encore, après ses huit ou neuf ans passés à Saint-Hyacinthe au Canada, où il était arrivé en 1887, le Père Plessis retourna en Europe, vers 1896, affaibli et déjà brisé par la maladie qui devait par la suite tant le faire souffrir. Ah ! certes, il prononça encore de beaux discours, il écrivit encore de belles pages ; mais il avait vieilli avant l'âge. Il parlait encore mieux que tout le monde ; mais ceux qui l'avaient connu savaient que, en meilleure santé, il eut été encore plus puissant.

Ne parlons pas ici de ses deux carêmes de New-York, dont nous n'avons rien connu du reste, ni de ses discours en France, que nous ignorons également. Rappelons seulement que l'admirable orateur remonta dans notre chaire de Notre-Dame de Montréal pour le carême de 1906. Chaque dimanche, cette

fois, il commenta l'évangile du jour. Sans vouloir faire de jeu de mots, nous dirons, pour bien rendre notre sentiment que, en un sens, ce n'était plus lui, et que, pourtant, c'était toujours lui. Il était nerveux, déprimé, épuisé, surtout avant de monter en chaire où cela ne paraissait guère. La chronique rapporte qu'il fit faire bien du mauvais sang à cet excellent M. Troie, de regrettée mémoire, à qui il annonçait toutes les semaines qu'il ne pourrait pas parler le vendredi ou le dimanche suivant. Il prêcha cependant tout son carême, et ce fut encore l'un de nos beaux carêmes.

C'est à la fin de ce carême de 1906 qu'il donna, en conférence d'adieu, cette si forte et si délicate étude sur Pasteur, qui fut tant goûtée de ses auditeurs de Montréal. Cette conférence a été publiée, elle se trouve dans nombre de bibliothèques canadiennes. Que l'on y revienne et l'on se demandera de nouveau si le savant et le croyant qu'était Louis Pasteur a jamais eu un panégyriste aussi digne de lui. Qu'on nous permette, puisque nous l'avons sous les yeux, cette conférence, d'en citer quelques extraits qui montrent bien la manière du Père Plessis et mettent en valeur cette phrase ramassée sur elle-même, si pleine et si brillante, qui lui était familière et qui, chaque fois, faisait tableau. Voyez d'abord ce portrait de Pasteur en opposition à celui de Renan : " Je viens de nommer M. Renan. Vous savez peut-être que ce fut lui qui, le 27 avril 1882, reçut Pasteur à l'Académie française. L'antithèse vivante se dresse ici d'elle-même... D'un côté, l'ondoyant aruspice qui ne pouvait lui-même se regarder sans sourire; et, de l'autre, le mage austère et rigide, qui prenait tout plus qu'au sérieux, au tragique: ces deux esprits, si profondément dissymétriques, aux prises; et, entre les pattes de velours du premier et les serres d'acier du second, comme proie, comme sujet d'analyse et de dissection, l'âme et la science de Littré—puis-

que c'était à Littré que succédait Pasteur. L'occasion était vraiment unique. Tous les deux la saisirent. Et, tandis que Renan y allait de tout son esprit, Pasteur y alla, lui, de toute son âme. Et l'on vit donc Renan s'enroulant, se déroulant, se dérochant lui-même à lui-même, comme un serpent qui prendrait tour à tour, et qui surtout voudrait faire prendre aux autres, sa tête pour sa queue et sa queue pour sa tête; et Pasteur s'entr'ouvrant, se découvrant jusqu'au fond, et montrant dans ce fond sa croyance en Dieu aussi ferme, aussi sûre, que sa science des microbes. " Ecoutez encore comment, en se servant des paroles mêmes de Pasteur, prononcées dans l'amphithéâtre de la Sorbonne en 1892, le Père Plessis terminait sa conférence et s'adressait à la jeunesse canadienne: " Jeunes gens, quelque soit votre carrière, ne vous laissez jamais atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile... Dites-vous d'abord: " Qu'ai-je fait pour mon instruction? " puis, à mesure que vous avancerez: " Qu'ai-je fait pour mon pays?", jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais, que nos efforts sont plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire: " J'ai fait ce que j'ai pu." A ce texte reproduit de Pasteur, le Père Plessis ajoutait: " Jeunes Canadiens, faites donc ce que vous pourrez. Et si, quoi qu'en ait dit Napoléon, le mot *impossible* peut être français, faites, chacun pour votre part, que l'expression *pas capable* cesse d'être canadienne. Que l'on puisse vous appliquer, comme à Pasteur, le mot superbe de Pascal: " Nul n'a versé plus généreusement le sang de son humanité dans son oeuvre. "

* * *

Il ne nous appartient pas de dire quel religieux accompli fut le Père Plessis. Le Père Charland, dans la dernière livrai-

son de la *Revue dominicaine*, lui rend, à cet égard, le plus bel hommage. Comment d'abord sa vocation se dessina-t-elle ?

“ Il a 18 ou 20 ans, écrit le Père Charland. Il vient de terminer de brillantes études. Grand garçon, très grand en effet et droit comme un J, pas jôli, mais beau, avec ce teint mat que l'émotion facile, presque continue, pâlit encore, cet oeil noir très lumineux, très pénétrant, cette bouche aux lèvres fines, aux dents belles et parfaitement blanches, cette tenue distinguée, on dirait élégante... c'est assez pour attirer l'attention, garantir le succès. Mais il y a plus : cette tête aux cheveux noirs, non couchés mais tout droits comme des rayons, elle loge un cerveau d'élite, comme cette large poitrine un coeur aux vibrations infinies. Seulement, toute force est dangereuse, et, comme ce serait trop peu dire que d'affirmer que le Père Plessis a eu la pudeur, presque la honte de son talent, il faut proclamer qu'il en a eu peur. Je ne m'explique pas autrement son entrée en religion, la grâce de Dieu faisant parfois d'un obstacle un moyen. ” Et maintenant, voulez-vous savoir quel religieux il sut être ? Ecoutez encore le Père Charland :

“ Cherchez, dans la mansarde du prieuré de Saint-Hyacinthe, la cellule la plus étroite, la plus obscure, la plus fermée à tout horizon, dans un coin sans soleil du rectangle intérieur : c'est la sienne... ” L'écrivain dominicain expose ensuite que personne mieux que le Père Plessis ne pratiqua jamais l'austérité de la vie et l'austérité du coeur. Ce poète et cet orateur, explique-t-il, sut devenir un homme d'étude et un administrateur. Mais comment ? Mais pourquoi ? “ La solitude n'affaiblit que les faibles, répond le Père Charland, elle fortifie les forts. La mortification ne tue que le corps, elle affine l'esprit... Le gouvernement des hommes apprend à connaître les hommes. ” Bien plus, pour le Père Charland, le fond même de l'ardeur au bien du Père Plessis et la source de son éloquence se trou-

vent en ce fait qu'il était poète dans l'âme. " Le charme victorieux, irrésistible, écrit-il, de son éloquence, c'était la poésie qui vivait en lui, qui était lui-même. J'ai entendu deux de ses conférences, en 1889, à son carême de Notre-Dame de Montréal; c'étaient des poèmes, des *magnificat*, toute la gamme lyrique, épique, dramatique... Je n'oublie pas sa figure blême, presque cadavérique, son verbe très pur et claironnant, le grand geste d'envol, l'émotion qui le faisait vibrer de la tête aux pieds, et, par contre-coup, soulevait l'immense auditoire. Mais eela, c'était encore de la poésie, de la cornélienne, de la dantesque, de l'homérique... " Et c'était bien ainsi, en effet, nous en pourrions citer maints exemples.

Que le Père Plessis ait été poète avant d'être orateur, il serait de même très facile de le démontrer. Voici quelques vers, tombés de sa plume en 1880 — il avait 21 ans — alors qu'il était en Espagne, à Balmonte, novice dominicain et étudiant en philosophie. Ces vers terminent toute une pièce, fort belle, écrite à l'occasion d'une étude sur Alfred de Musset, qu'un de ses plus intimes amis a bien voulu nous passer :

Pourtant, ne croyez pas le moine sans amour ;
 Que, pour avoir porté ses pas au monastère,
 On écrase à vingt ans son cœur contre le seuil ;
 Que tout se taise en nous ; que, sous un joug austère,
 Pour le tenir captif, on ait taillé l'orgueil !
 De quelque nom nouveau que le monde me nomme,
 Ah ! croyez-en ces pleurs, rien en moi n'est changé !
 Les larmes de nos yeux sont les larmes d'un homme,
 Et, moine, rien d'humain ne me reste étranger !
 Parfois, sur le chemin, je m'arrête et j'écoute,
 J'entends Musset encor, qui me parle en secret ;
 Mais j'entends Dieu plus haut et je reprends ma route :
 L'homme souffre toujours, mais le moine est muet.

* * *

Et cependant, le Père Charland nous apprend " qu'en faisant sa profession religieuse, le Père Plessis fit aussi profes-

sion de renoncer définitivement à la poésie ». Ce trait seul révèle quel homme de caractère était ce moine austère, dur à lui-même et sévère aux autres. Et parce qu'il fut ainsi un homme de volonté, l'éloquent religieux fut, en même temps qu'orateur, un maître des âmes. Nous avons eu la bonne fortune de lire toute une correspondance, écrite par lui à un ami très cher, qui le montre, à ce titre, sous un jour peu connu et admirable. Ce que cet homme de Dieu savait se donner pour donner les autres à Dieu ! La discrétion nous empêche d'insister autrement. Qu'on nous permette seulement un souvenir, qui vient bien à point pour illustrer notre affirmation, et que nous tenons, précisément, de son correspondant. Un soir — ne disons pas où, mais le fait est certain — le moine orateur trouve sur son chemin un malheureux jeune homme, de bonne famille pourtant, que la passion a fait s'oublier, inconscient, dans l'orgie de l'ivresse. Il le ramasse, l'emporte comme il peut dans sa cellule, et, autre Vincent de Paul, le couche dans son lit et le couvre de son large manteau. Le lendemain, le jeune homme s'éveille en demandant où il est, s'il n'est pas en prison. « Oui, répond le Père, vous êtes dans la prison de Dieu ! » Et, pour le malheureux, ce fut le salut.

Que d'autres faits nous pourrions citer encore. Avec quels soins touchants, par exemple, il façonnait l'âme des petites orphelines confiées à sa garde, à l'orphelinat de Postpresse — entre Cannes et Nice — où il passa plusieurs années après son séjour à Corbara. Avec quel zèle et quelle piété filiale il assista, aux derniers moments, le Père Chocarue, qui, lui-même, avait assisté Lacordaire mourant. Avec quelle ardeur et quelle générosité d'âme il se donna, en ces derniers temps, comme aumônier militaire, à ses chers soldats, qui l'adoraient. Mais il nous faut finir, cet article déborde déjà notre cadre.

• • •

En avons-nous dit assez pour montrer quel orateur, quel poète, quel homme de cœur, et, par conséquent, quel conquérant d'âmes fut l'admirable orateur de nos carêmes de Notre-Dame à Montréal? Hélas! nous en doutons sincèrement. Ce qui est sûr, c'est que nous aurions voulu cet hommage à sa mémoire plus complet. Si imparfait qu'il soit, que ses frères en religion l'acceptent comme un témoignage de notre estime pour leur ordre et de notre admiration pour cet illustre frère maintenant disparu.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

L'ŒUVRE BIENFAISANTE

DES ROBES GRISES ET DES ROBES NOIRES



EST un ouvrage aussi original qu'intéressant que celui de M. Finley: *Au cœur de l'Amérique*. Cet écrivain, qui a donné une série de conférences à la Sorbonne, est né sur les rives du Mississipi, dans le comté de La Salle, d'où l'inspiration lui est venue de traiter ce sujet important.

Dans une étude approfondie, M. Finley tente de démontrer que les Français établis en Amérique, les *frères gris*, les *robes noires*, c'est-à-dire les récollets et les jésuites, les coureurs de bois, les colons de l'ouest ont eu une grande influence sur la formation de la nation américaine. Les traits du caractère américain, qui le différencient du caractère anglais, lui viennent, d'après M. Finley, des Français. Il conclut de là à l'influence civilisatrice de la France et lui fait un reconnaissant hommage de ce phénomène psychologique.

Si la conclusion de ses recherches est bien établie, pourquoi n'en réclamerions-nous pas une partie du mérite pour nous Canadiens français. Notre réclamation ne viendrait-elle pas à point, en ce moment où nous sommes l'objet et les victimes de toute espèce de préventions et de calomnies chez nos voisins ?

Nous ne sommes pas mis en cause dans cette étude, mais il est impossible, à notre point de vue, de ne pas faire le partage de la reconnaissance américaine entre les Français et les Canadiens, puisque, à l'époque où M. Finley place cette pénétration de la civilisation en Amérique, les deux ne faisaient qu'un seul élément de force bienfaisante et colonisatrice.

C'est des rives du Saint-Laurent que sont partis ces évangélistes, *robes grises et robes noires*, Marquette et ses compagnons, voués au martyre, à des souffrances sans nom; ces découvreurs et colonisateurs de l'ouest, Joliette, La Salle, Tonty et Duluth. M. Finley le reconnaît, mais nulle part le mot *Canadien* s'appliquant à nos ancêtres n'est prononcé. N'avons-nous pas le droit de réclamer notre part, si honneur il y a? Prenons notre bien où il se trouve; nous n'en aurons jamais trop venant de cette source.

Les pages que M. Finley consacre aux pionniers français témoignent d'une grande impartialité chez l'auteur et d'un esprit généreux. En dehors de la lacune que nous venons de signaler, toute sa thèse s'appuie sur une profonde connaissance de l'histoire du Canada.

C'est ainsi, par exemple, qu'il relate un incident rattaché à la fondation de Montréal, incident peu connu même au Canada. Il fait passer sous les yeux de ses lecteurs la petite mais si émouvante cérémonie qui se déroula un beau jour de 1642, alors que Maisonneuve, le Père Vimont et quelques Français (44 en tout), vinrent s'agenouiller à la nuit tombante devant le Saint Sacrement. Mais comment l'autel était-il décoré? Quels ornements pouvaient bien fournir ces pauvres émigrés, naguère arrivés de France? C'est ici que la narration prend un côté pittoresque. Ils attrapèrent des lucioles (notre mouche à feu), et les liant ensemble illuminèrent l'autel du feu de ces mouches légères, "façon admirable et belle, dit le sulpicien Dollier de Casson (*Histoire de Montréal*), et toute

propre à honorer conformément à la rusticité de ce pays barbare le plus adorable de nos mystères". M. Finley qui cite notre analyste, note que deux siècles plus tard, en septembre 1914, cinquante mille personnes s'agenouillaient au même endroit, mues par la même pensée qui avait inspiré Maisonneuve et ses amis. Lors du congrès eucharistique, combien la fête avait changé! Les lumières électriques éclataient en rayons éblouissants là où le faible feu des lucioles avait jeté une petite trace lumineuse dans le ciel. Quel heureux rapprochement et combien suggestif!

Notre auteur n'écrit pas à la légère. Il a pris la peine de se renseigner à bonne source. Les *Relations des Jésuites* lui sont familières et lui ont fourni maintes citations. Peu d'écrivains connaissent aussi bien que lui l'oeuvre si sublime des Pères LeCaron, Jogues, Marquette, ces grands évangélisateurs du Canada et de l'ouest américain. Son admiration pour ces courageux apôtres du Christ se porte au plus haut degré. Quels hommes incomparables aussi à ses yeux, dans leur audace intelligente, que Cartier, Champlain, LaSalle, Joliette, Nicolet et Perrot!

Robes grises et *robes noires* héroïques, intrépides découvreurs et coureurs de bois! Leur randonnée de l'est à l'ouest lui est connue dans toutes ses étapes, du golfe Saint-Laurent d'abord aux Grands Lacs; de ce point au Mississipi tour à tour dénommé la Grande Eau, la Rivière divine, le fleuve Colbert, et de là au golfe du Mexique. Partout dans l'ouest, on trouve les traces des intrépides voyageurs français. Les sentiers qu'ils ont d'abord tracés sont devenus avec le temps des voies carrossables et enfin des chemins de fer. Que de villes dans l'ouest ont été d'abord des postes français! On dirait que ces explorateurs avaient l'intuition de l'avenir et devinèrent les possibilités et les besoins de la civilisation future. Bancroft, cité par M. Finley, dit en parlant de cette région: " On ne

tourna aucun cap, on ne pénétra dans aucune rivière sans qu'un jésuite n'en ait montré le chemin. " "

Citons l'éloquente conclusion de M. Finley au sujet de la France: " Voilà où ont conduit les voies frayées par les Français dans l'une des vastes régions dont ils ont été les pionniers en Amérique. Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfants, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles; grâce à des héroïsmes ignorés, elle l'a faite sienne et l'a gardée pendant un siècle sous sa domination, et bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve du moins le droit de toucher encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines qu'elle y avait semées jadis. Ce droit-là, le temps jamais ne pourra ni le lui enlever ni l'obscurcir; il ne saurait qu'augmenter. — La vie sociale et industrielle qui s'est développée dans la vallée du Mississipi a, soit grâce à une simple coïncidence, soit grâce à une action directe, un caractère tout particulier qui la distingue des autres parties de l'Union. Elle a pour arrière-fond l'épopée française, et l'influence qu'exerce un tel passé commence à se faire sentir même en dehors de la vallée. Car, bien que le présent semble n'en avoir rien conservé, ni dans ses traits ni dans son langage, j'ai toujours pensé que la consécration des routes et des rivières par les explorateurs et les prêtres français, lesquels étaient aussi désintéressés dans leurs recherches que le sont les savants d'aujourd'hui, pouvait bien avoir, en vertu d'un mécanisme subtil, un pouvoir analogue à celui des substances catalytiques, qui opèrent des miracles dans la nature, bien qu'elles demeurent hors de la portée du savant. "

On ne saurait reconnaître avec plus d'enthousiasme l'oeuvre des Français au coeur de l'Amérique. D'aucuns — les sceptiques — inclineraient à trouver que M. Finley l'a magnifiée dans une trop large mesure. Il est vrai que si l'examen de

cette question ethnique se concentre sur l'ouest des États-Unis, on ne peut s'empêcher de voir dans cette immense région une force effective étrangère, à l'élément anglo-saxon, une force dont l'historien doit tenir compte.

Lorsque les Américains, après la guerre de l'indépendance, prirent possession du territoire où on a taillé depuis les États de l'Illinois, du Michigan et du Wisconsin, 6,000 hommes de langue française s'étaient implantés sous le ciel de ce pays. D'où venaient-ils, sinon de la Nouvelle-France? Les colons français à qui les conditions de culture de notre pays et le climat ne convenaient pas émigraient vers l'ouest et ce flot d'émigration se déversait ensuite par ondes le long du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, fondée, ne l'oublions point, par de Bienville, né à Québec.

Ces Français ou ces Canadiens de l'ouest — c'est tout un — ont rendu de grands services au gouvernement américain, Avec le liant de leur caractère, leur attirance, ils s'étaient promptement insinués dans la confiance et l'amitié des Indiens de ce pays. Ces enfants de la prairie et de la forêt ne prenaient guère contact avec les autres colons, trop froids et trop distants. A Washington, on se servit au siècle dernier, des Canadiens pour négocier des accords avec les tribus sauvages, et, grâce à cet heureux concours de nos cousins d'outre-frontière, les États-Unis ont réussi à s'épargner bien des guerres. Voilà un fait ignoré de M. Finley que feu Roosevelt met bien en relief dans son ouvrage *Winning of the West*, Que de noms français, portés par des villes américaines, clament bien haut l'héroïsme des premiers colons! Le glorieux souvenir de leurs audacieux fondateurs plane au-dessus de Saint-Louis, LaSalle (un comté), Marquette, Dubuque, Duluth et Vincennes.

La thèse de M. Finley a reçu le meilleur accueil possible en France. M. Hanotaux lui a consacré un article fort élogieux. Il reste à savoir comment elle sera acceptée aux États-Unis.

Les descendants des trois millions de colons anglais des jours de la guerre de l'indépendance sont bien mêlés dans la masse d'étrangers venus aux États-Unis des quatre coins du monde. Il est vrai que les nouveaux venus ont cherché à s'assimiler les moeurs et coutumes des Yankees et à se fondre dans l'élément primitif. Autant le Canada est le pays de la séparation des races, autant la république voisine est celui de la fusion. L'ouvrage de M. Finley ouvre la porte à de vastes recherches.

De *La Presse*, du 13 septembre 1919 . A.-D. DECELLES.

LE CANADA CITE EN EXEMPLE

Nous lisons dans *La Croix* de Paris (22 août) un curieux article, où le Canada est cité en exemple. Nos gouvernements méritent-ils vraiment cet honneur? Les chiffres qu'on va lire sont-ils bien exacts? Nous n'en savons rien et nous serions heureux d'être renseigné à ce sujet. Voici, en tout cas, ce que raconte *La Croix* :

Nous lisons dans un confrère: " La guerre est terminée. Paris ne tardera pas à redevenir le réceptacle de tous les indésirables du monde entier. Notre pays est celui de toutes les libertés, mais en ce sens il l'est trop. — Nous devrions bien procéder à une épuration nécessaire. Pour nous guider, les exemples ne manquent pas. Entre tant d'autres, celui du Canada est suffisamment éloquent. — Au cours des dix dernières années, le Canada a refusé l'accès de son territoire à 8,77 personnes arrivant par les ports, et à 162,523 venues par frontière américaine. — De plus, dans la même période, Canada a expulsé, comme indésirables, 4,795 anglais, 3,2 américains et 2,126 individus de nationalités diverses.

Et *La Croix* de conclure: " Eh oui! *Caveant consules*, ce me disaient les anciens. Que nos gouvernants veillent! Qu'ils n'aient pas peur de déplier, ainsi que leur conseillait qu'un, " le paravent de la prudence "!"